

La langue des Balubas

Autor(en): **Kerels, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **49 (1941)**

Heft 22: **Für Aerzte und Spitäler**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-547415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

graisse et noirci ses parois. Le bureau du médecin, la première pièce, est très sombre. Le large avant-toit qui protège des pluies violentes intercepte trop la lumière pourtant si éclatante de ce climat; une table de bois blanc qui a souvent changé de place pour trouver un peu de lumière, a enfin été juxtaposée à la fenêtre du sud. Il faut voir clair non seulement pour écrire, mais aussi pour examiner le malade assis vis-à-vis du médecin, pour distinguer l'éclat du teint, la coloration de la peau, deviner l'anémie à l'aspect gris et terne de l'épiderme, discerner la tache qui trahit la lèpre; la table d'examen solide et nue, fabriquée par un menuisier indigène, est polie par les énergiques savonnages qu'elle doit subir toutes les semaines. Elle est un peu haute et souvent il faut y hisser nos bonnes négresses qui, pour la première fois de leur vie, se couchent plus haut que le sol. Aux visiteurs qui s'intéressent à l'organisation du travail, nous montrons l'armoire à fiches, car chaque noir a sa fiche, ce qui veut dire que l'indigène porte un nom: celui de la tribu, nom de famille qui ne change pas ou peu, et un prénom qui, lui, varie avec l'âge, le séjour dans les villes, la langue que l'on parle chez le patron, l'église que l'on fréquente; et l'orthographe elle-même mue selon l'oreille du médecin ou de l'infirmière qui fait l'inscription.

Passons à la pièce voisine: pharmacie et dépôt de remèdes, officine où l'on prépare potions, poudres, solutions pour injections, pommades; deux imposantes armoires s'ouvrent et se referment sans cesse; la balance est toujours en mouvement, les mortiers toujours en action, plein de vaseline dorée à laquelle un infirmier noir tâche d'incorporer l'oxyde de zinc ou le précipité blanc. C'est un va-et-vient continu de la pharmacie à la réserve, qui se trouve dans un bâtiment voisin, pour approvisionner les armoires; dans la réserve, classés sur de solides rayons, les boîtes de quinine s'alignent en rangs, les cartons de néosalvarsan aux 50 ampoules s'étagent en piles trop vite abaissées. Le tonneau de vaseline s'allège impitoyablement, la caisse de savon se vide généreusement.

Troisième pièce: lingerie et stérilisation. Un autoclave obtenu à moitié prix, venu d'un hôpital de Suisse où un appareil électrique l'a remplacé, étale des proportions exagérées dans ce local exigü. Il fonctionne au pétrole; et pour nous il est magnifique: au-dessus de la chaudière se trouve un réservoir d'eau stérile et à côté un spacieux bouillier pour les instruments. Puis, vous entrez dans la salle d'opération; bien éclairée de trois côtés, elle est aussi blanche qu'on a pu l'obtenir avec une peinture qu'il a fallu économiser à l'extrême; elle n'est pas immense, 4 m sur 5, et la table est à l'avenant: pas de pédales et manivelles pour lui donner toutes les positions imaginables; c'est un simple plateau de zinc que l'on peut faire basculer pour mettre les opérées en Trendelenburg; c'est avec cela qu'il faut tout opérer. L'armoire à instruments a une architecture fantaisiste. Je crois qu'elle est faite en caisses. On a mis du verre aux portes et aux rayons dont le bord coupe perfidement la main trop pressée; tous les instruments courants s'y trouvent et d'autres plus rares selon le goût ou la spécialité des médecins précédents; un lithotriteur bien astiqué qui n'a plus servi depuis 15 ans y sommeille. Les planches du plafond se sont souvent disjointes, de sorte qu'il tombait continuellement des détritits venant des combles où les chauve-souris règnent; la réparation fut laborieuse: mastic, peinture, journaux imprégnés de substances inappréciées de ces terribles rongeurs. Et pas d'eau courante; pour se désinfecter: deux demi-bidons à essence, peints en blanc et munis de robinets.

Que de transpirées dans cette salle; l'affluence des malades à la consultation occupe toute la matinée et c'est à deux heures de l'après-midi qu'il faut opérer, alors que le soleil donne dans la pièce, qu'aucune brise ne souffle et que par l'unique fenêtre que l'on peut ouvrir, il vient du dehors un air aussi chaud et lourd que celui de la salle. Et la nuit s'il faut opérer d'urgence c'est la grande difficulté de l'éclairage: on place jusqu'à trois lampes à pétrole en tremblant que l'éther de la narcoce ne prenne feu.

Une trentaine de huttes de dimensions et de couleurs diverses abritent les malades. Faites de matériel indigène: chaume, roseaux, perches, terre glaise, leur architecture n'a rien d'europpéen que les fenêtres et le blanchissage à la chaux, et encore toutes n'en sont pas ornées. Cette installation n'est certes pas avantageuse au point de vue commercial; les sommes qu'il faut dépenser pour réparer, replâtrer, recouvrir, reconstruire, payeraient sans doute les intérêts et amortissements d'une bâtisse en maçonnerie; mais nous aimons ces huttes parce que les noirs s'y sentent chez eux, le malade y séjourne avec sa famille, ce qui serait impossible dans une maison; quand nos lits ne suffisent plus, la natte est moins inconfortable sur le sol battu que sur un fond de ciment. En hiver, une salle en brique ou en béton ne peut pas se chauffer, alors qu'ici on peut allumer un feu ou apporter un brasero. La fumée s'échappe à travers la paille du toit et si les parois ne noircissent trop, un badigeonnage les a vite rafraîchies.

Cet hôpital est le rendez-vous de tous les noirs du pays que les guérisseurs n'ont pu débarrasser de leurs maux. Ils viennent à pieds, en bicyclette, en char à bœufs, ou sur les camions des commerçants, de

La Langue des Balubas

De Henri Kerels (Congo belge)

Que belle est notre langue,
dans la bouche des femmes!
Qu'harmonieuse et chantante,
dans la bouche des filles de notre pays!
Que belle et grave,
dans la bouche des chefs!
Que belle et héroïque,
dans la bouche des guerriers!

Nos chansons s'envolent
sur l'aile des mots,
Que l'accent soutient et meut,
nos chansons sont aériennes
comme des libellules,
dont les ailes sont les mots
qui nous portent au loin!

Nos tambours parlent la langue,
la langue du pays,
comme des personnes vivantes,
Ecoutez donc: voici la roulade d'appel!
un tambour, au loin, va parler;
Maître tambour du village écoute,
Un tambour au loin va parler!
D'où nous vient le message?

L'eau qui bout au feu
parle la langue des Balubas
écoutez-la dire: nswa, nswa, nswa;
ah! qu'elle est belle notre langue,
Qu'harmonieuse et chantante,
Quand la parle, sur le feu,
Une poterie où cuit un morceau d'antilope!

Le vent dans les branches
Agite la langue des arbres;
N'entendez-vous pas les feuilles
raconter des histoires?
Ah! disent les feuilles au passant
Qui va les écoutant: «Nous allons
te poser une devinette embarrassante:
ntuhe muzinga loh uwaze»,
la résoudre-tu?

Les flots de la rivière,
en roulant l'un sur l'autre,
si pressés sont de couler
dans de nouvelles rives,
Qu'ils se dépassent et se laissent dépasser,
tour à tour;
Leurs ruisselées sont faites des mots
de notre langue belle et harmonieuse,
Quant ils se gourmandent
et se houspillent
en se dépassant.

Le feu crépite;
Les grands palmiers se ploient
sous les flammes;
Leurs branches laissent choir
leurs palmes tardues;
C'est que le feu,
— comme, au cœur des batailles,
on entend parfois hurler l'esprit:
«à la défaite, à la débâcle» —
courbe la nuque des palmiers-héros;
Le feu parle la langue du pays;
«Lya buha batahi
Lya sendeka makosi».

De quel bienfait ne nous est-elle pas,
lorsque l'incantation du devin
l'arrange en formules choisies
pour interpeller les esprits,
ou les apaiser s'ils sont en courroux!
Nos devins peuvent leur mander
de désigner le coupable,
si notre frère est mort
par les maléfices d'un sorcier.

N'oublions pas notre langue,
souffle ailé, par quoi nous reste
l'âme des ancêtres
qui nous l'ont apprise!